

Bucarest

LA VILLE



LA VILLE



24 HEURES

BUCAREST EN 24 HEURES
ET SANS CLICHÉS



LES GENS

PORTRAITS DE
BUCAREST

TV5

➤ LES AVENTURES DES
TV5 A BUCAREST

➤ MUSIQUE
TRADITIONNELLE

➤ ENV
CARTE
A

SELECTIONNEZ UN
PARCOURS POUR
COMMENCER



Portraits

Angela Cristea



Chargée de communication

L'Union européenne vue de Bucarest

Note de 2006

L'Union européenne accueillera le 1er janvier 2007 la Roumanie et la Bulgarie dans le cadre de son élargissement. L'adhésion de la Roumanie, qui avait présenté sa candidature en 1995, était soumise depuis février 2000 à l'application de normes et de législations communautaires. Si des progrès notables ont été réalisés, l'Union se réserve toutefois des "clauses de sauvegarde" portant sur la justice et les affaires intérieures, le marché intérieur et les échanges commerciaux. Ces clauses lui permettent de ne pas reconnaître la réglementation d'un nouvel état membre, sur une période de trois années à partir de son adhésion, si les évolutions ne sont pas jugées suffisantes dans l'un ou l'autre de ces trois secteurs.

Trois domaines montrent encore des défaillances au regard des nouvelles réglementations : la lutte contre la corruption, la gestion des aides régionales et la sécurité alimentaire.

Le PIB par habitant de la Roumanie s'élève à 7000 euros, son taux de croissance est de 8,3% et son taux de chômage atteint 6,8 % (sources 2004)

De tous les citoyens des treize pays candidats, les Roumains sont ceux qui soutiennent le plus l'adhésion à l'Union européenne. Les chiffres du dernier eurobaromètre sont clairs : 80% des Roumains soutiennent cette adhésion, 85% voteraient en sa faveur en cas de référendum, 74% font confiance à l'Union européenne et 40% en ont une bonne image. Petite ombre à ce joli tableau : un Roumain sur trois seulement se considère bien informé sur cette adhésion et ce qu'elle représente. Mais ceci n'entame en rien l'optimisme d'Angela Cristea, responsable du bureau de presse et d'information de l'Union Européenne, installé à Bucarest depuis neuf ans. " C'est sûr qu'il faudrait peut-être ouvrir un autre bureau dans le pays. Mais quand on voit que chaque jour, alors que nous ne sommes ouverts que cinq heures, ce sont entre 50 et 60 personnes de la rue qui poussent notre porte et viennent chercher de l'information, on est plutôt contents ". Le souci majeur d'Angela et de ses collègues, en dehors des réponses d'usage aux questions générales, c'est bel et bien de convaincre chaque Roumain que cette adhésion à l'Union européenne dépend aussi des comportements individuels : " si la population est très enthousiaste envers ce projet, elle est aussi très ignorante de ce qu'il faut faire pour réussir l'intégration. Les Roumains ont besoin d'une véritable éducation économique. Par exemple, on leur a toujours dit, en particulier sous le régime de Ceaucescu, que l'argent public n'était à personne. Il faut leur expliquer que c'est à eux, et qu'il ont leur mot à dire là-dessus, sinon ils ne pourront jamais accepter les mesures économiques urgentes liées à l'intégration ". Difficile en effet de comprendre et d'accepter que les entreprises publiques non rentables devront sans doute être fermées. D'autant plus quand de ces entreprises dépend la vie de toute une ville et de ses habitants. " Les Roumains doivent aussi dans leur vie quotidienne trouver un comportement en relation avec l'aspiration de la communauté européenne. Ils doivent apprendre à être solidaires, à faire jouer la concurrence. Ce qui n'a rien d'évident eu égard à l'histoire politique de notre pays ", ajoute Angela Cristea. Il n'empêche. Même si l'Europe est encore trop souvent vécue comme un Père Noël apportant le bien-être à tous, comme le dénonçait récemment le ministre roumain des Informations publiques, c'est toute une population qui fait aujourd'hui le pari de l'adhésion, quelle que soit la date à laquelle celle-ci pourra intervenir. Un pari pour lequel travaille lucidement le bureau

d'information de l'Union européenne : “ l'enthousiasme est énorme aujourd'hui mais il devra forcément baisser au fur et mesure de l'avancée des travaux. Sinon, cela signifiera qu'il n'y aura pas eu de véritable débat démocratique “.

Carmen et Ileana



Etudiantes

Leurs passions françaises : Yourcenar et Nothomb

« Au lendemain de la révolution de 1989, la France s'est réveillée étonnée, voire émerveillée de constater que la Roumanie parlait le français », pouvait-on lire dans les colonnes du quotidien francophone Bucarest Matin, au moment où s'ouvrait dans la capitale roumaine, comme ailleurs dans le monde, la Semaine de la Francophonie. Plus de dix ans après cette découverte, l'émerveillement reste intact. Avec environ 50% de ses élèves qui apprennent le français à l'école, quelque 52 lycées bilingues et pas moins de 12 filières francophones dans ses universités, la Roumanie reste en effet le pays le plus francophone de la région. Carmen Tuta et Ileana Dascalu font partie de ces deux millions d'élèves roumains qui apprennent le français en première ou deuxième langue. L'une habite Craiova - petite ville située à l'ouest de la capitale -, l'autre Pitesti, plus au nord. Toutes deux se sont retrouvées à Bucarest, avec les neuf finalistes du concours « Allons en France », organisé par l'ambassade de France. Ayant brillamment passé l'épreuve de la dictée, ces candidats avaient pour mission de plancher sur la présentation d'une personnalité francophone de leur choix, mais connue, de la deuxième moitié du XXème siècle. Carmen et Ileana ont toutes les deux séduit le jury qui les a déclarées premières ex-aequo de cette épreuve, leur permettant ainsi de partir cet été à la découverte du festival d'Avignon. Carmen avait choisi de présenter Marguerite Yourcenar, Ileana avait, elle, opté pour Amélie Nothomb. Deux écrivains, deux femmes, deux générations, qui au cours de leurs lectures sont devenues de véritables passions pour les jeunes filles. « Mon professeur de français voulait que je travaille sur Jean-Claude Brial, raconte Ileana. Mais j'aime beaucoup Amélie Nothomb, son style, ce qu'elle ose dire. Et l'important pour moi, c'était de découvrir et d'expliquer au jury pourquoi cette personnalité m'intéressait ». Pour Carmen, Marguerite Yourcenar s'est imposée comme une évidence, comme elle l'écrit dans son introduction : « La porte vers la connaissance d'une œuvre et d'une personnalité singulière m'a été ouverte par le hasard. L'une de mes collègues lisait à l'école, pendant la récréation et même pendant les classes, en cachette, un livre qu'elle trouvait fascinant. Curieuse, je l'ai ouvert moi aussi et je me suis mise à lire quelques lignes : c'était la version roumaine des Nouvelles orientales... Après, ce fut la soif à apaiser... » Carmen et Ileana sont loin de leurs aïeules, qui, il y a bien longtemps déjà, parlaient le français « parce qu'on trouvait que c'était chic et poli dans les bonnes familles ». Elles ne savent pas encore si cette langue, qu'elles apprennent depuis une dizaine d'années à l'école, les mènera vers un avenir professionnel francophone. Elles n'ont qu'un objectif, continuer d'étancher leur soif en plongeant dans les livres, et un seul conseil : « allez-y voir vous même » !

Note de 2006

Plus de 44% des élèves des établissements scolaires et universitaires (soit 1,8 million d'apprenants) ont choisi le français comme langue étrangère. Un chiffre en légère hausse après une période de décroissance amorcée en 2001.

L'anglais reste la première langue étrangère (50 %, soit plus de 2 millions d'apprenants).

Il y a en Roumanie 80 lycées bilingues à section francophone, 26 filières universitaires francophones et environ 14 000 enseignants de français.

Le pays compte 18% de francophones.

Gabriel Sirbu



Cinéaste

Cherche scénario... sans désespérer

« La majorité des films roumains réalisés après 1989 ont un thème unique, quelque chose qui chez nous est devenu un véritable concept national auquel tout le monde se réfère, à propos de tout et de n'importe quoi. C'est notre fameuse « période de transition ». Moi, j'ai envie de raconter autre chose » ! Gabriel Sirbu a une trentaine d'années. Né en Roumanie, il a vécu six ans en Israël et parle quatre langues, dont le français. Il y a deux ans, il a quitté l'Université nationale d'arts du cinéma et du théâtre de Bucarest, son diplôme en poche et son dernier court-métrage en 35 mm. Intitulé "Invitatie la masa", ce treize minutes a été présenté à New-York, Montréal, Houston, où il vient de recevoir un prix, mais aussi à Clermont-Ferrand, en France, où il a été sélectionné au festival international du court-métrage. Et si Gabriel en est fier, à juste titre, il aimerait aussi pouvoir tourner la page. « C'est très difficile ici pour les jeunes réalisateurs comme moi de passer réellement à la réalisation. Nous avons besoin de scénarios. Mais nous ne sommes pas les premiers auxquels les scénaristes pensent à proposer leur travail ». Il faut dire aussi que le marché national du film commence tout juste à trouver sa place. Si le nombre d'entrées a augmenté de 15% entre 2000 et 2001, les productions purement roumaines restent encore trop rares. Et les quelques exceptions, tels les films de Cristi Puiu et Sinisa Dragin – l'un sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, l'autre primé au Festival international du film du Caire -, ne font que confirmer la règle, au grand regret de Gabriel Sirbu. « Nous avons quelques grands et jeunes réalisateurs ici, dont nous attendons tous les longs-métrages avec impatience. Mais ils sont peu connus hors de Roumanie, mis à part Lucian Pintilie (son prochain film, L'après-midi d'un tortionnaire, présenté au festival de Venise, vient de sortir en France). J'espère vraiment qu'ils seront plus nombreux un jour ». En attendant ce jour, Gabriel Sirbu attend le sien, patiemment mais tout aussi ardemment.

Les enfants de Parada



Des rires dans la rue

La fondation Parada est née en 1996 à Bucarest, sous l'impulsion du clown français Miloud Oukili, très choqué des reportages diffusés alors sur les écrans de télévision du monde entier et dénonçant l'errance de ceux qu'on appelait « les enfants des rues de Bucarest ».

Depuis, les choses se sont mises à bouger. Le petit appartement des débuts qui faisait à la fois office de bureau, remise à matériel et chambre à coucher s'est transformé en une vraie maison, dont la fondation est propriétaire. Les quelques bénévoles de l'époque ont laissé la place à une équipe de 36 salariés et 18 collaborateurs extérieurs avec des compétences pluridisciplinaires allant du responsable juridique à l'éducateur, en passant par l'assistante sociale et le médecin. Quant aux enfants pour lesquels Parada a vu le jour, ils sont de plus en plus nombreux à fréquenter les ateliers du centre de jour, ou loger avec d'autres dans l'un des cinq appartements sociaux gérés par la fondation. « Tout notre travail consiste d'abord à évaluer les besoins de chaque enfant que nous rencontrons », explique Gabriel Mihaï, l'un des responsables. « Nous avons une équipe de nuit qui sillonne les rues de la ville à bord d'un bus, « Caravana », et qui gère les urgences sociales et médicales. Ce n'est qu'après plusieurs rencontres avec les enfants que nous pouvons leur proposer un projet individuel ». Aujourd'hui ce sont près de cinq cents enfants qui seraient concernés : « les statistiques en la matière sont difficiles à tenir, certains gamins sont suivis par plusieurs associations et comptabilisés plusieurs fois », explique Gabriel. Parada vient par ailleurs de signer un plan d'action sur quatre ans avec le gouvernement roumain, ce qui devrait permettre à davantage d'enfants de profiter des activités de la fondation. « Nous avons environ 120 enfants qui ont été accueillis au centre de jour d'un point de vue socio-juridique et 90 sont venus suivre une activité artistique (chiffres 2003) ». C'est en effet l'une des spécificités de Parada qui souhaite « utiliser l'Art du cirque comme soutien éducatif et moteur de réintégration » (*). Chaque année, de nombreux enfants partent ainsi sur les routes, invités à des festivals où ils proposent leurs spectacles, à base de jonglage, acrobatie, clownerie... « C'est un moyen de les encourager, précise Gabriel, une sorte de récompense. Notre idée n'est pas de les transformer en artistes de cirque ». Ils ne sont d'ailleurs pas tous concernés par cette activité. Le centre de jour propose aussi de l'alphabétisation, travaille à la réintégration scolaire – l'une des jeunes filles suivies par Parada est aujourd'hui inscrite à l'université -, et, quand c'est possible, essaie de renouer des liens avec les familles. Résultante dramatique de la politique de natalité imposée par Ceausescu et de la situation économique catastrophique qui a suivi la révolution de 1989, les enfants des rues de Bucarest sortent peu à peu de l'ombre. La stratégie d'accompagnement des associations mise en place aujourd'hui par le gouvernement roumain est un signe nouveau et fort, une volonté d'assumer une situation jusque là honteuse. Elle devrait permettre à Parada de travailler à de nouveaux projets pour que « les enfants des rues de Bucarest » deviennent simplement des enfants.

La fondation Parada en France :
parada.france.free.fr/

APEL

Centre d'accueil et d'accompagnement professionnel, le service APEL s'adresse à toutes les personnes de 15 à 29 ans, en risque de marginalisation et souhaitant intégrer ou réintégrer le monde du travail. En 2004, 600 personnes environ ont pu profiter de ses services.

www.apel.ngo.ro

Anna, Alex, Dana ...



Lycéens

Robin des Bois on the rock

Ils sont jeunes – 17 ans en moyenne – et comme des milliers d'autres partout dans le monde, ils sont fans de musique. Jusque là rien de très original. Sauf que Anna, Alex, Dana et leurs copains, loin des goûts classiques de leur âge, sont les groupies de Phoenix, des rockers roumains et presque sexagénaires dont les débuts de carrière remontent à plus de quarante ans ! Bercés dès leur plus tendre enfance au rythme rock-and-roll des musiciens de Nicolae Covaci, le leader du groupe, leur principal objectif est de faire des émules et d'arriver à convaincre leurs camarades de classe que la musique de Phoenix, c'est quand même bien mieux que les derniers arrangements techno du moment. « Ce qu'on voudrait, c'est que les jeunes comprennent qu'il existait quelque chose en Roumanie avant ce qu'on écoute aujourd'hui », explique Anna. « C'est important pour notre culture car Phoenix utilise des éléments de folklore roumain. C'est du vrai rock-and-roll, et c'est en roumain », surenchérit Mikaël. Et pour entraîner le maximum de gens à leur suite, Dana et les autres ne ménagent pas leur peine. Tous ont un même livre de chevet, celui de Nicolae Covaci, et sont imbattables sur l'histoire du groupe. « Nico est le seul qui soit toujours resté. C'est lui qui fait l'unité, qui donne le ton. En 1977, ils ont tous quitté la Roumanie, pour des raisons politiques ». Pourtant, les textes de Phoenix ne sont guère contestataires. « Non, c'est surtout leur attitude qui déplaisait. Il avaient des cheveux longs, ils s'habillaient en cuir. Et puis surtout, leur état d'esprit dérangeait. Ils étaient un peu Robin des Bois », explique Alex. Mikaël lui, s'occupe du site internet du fan-club : photos, commentaires, présentation des neuf disques enregistrés par le groupe... « On a des connexions de partout dans le monde, même de Taïwan », se félicite-t-il. Chose étrange, ni les uns ni les autres n'ont encore assisté à un concert de leurs idoles. Ce sera bientôt le cas, du moins l'espèrent-ils. En juin prochain, Phoenix devrait se produire à Bucarest, sur l'immense place devant la maison du peuple, pour un show gratuit où seront présents tous ceux qui ont fait le groupe, des fondateurs à aujourd'hui. « La difficulté est d'arriver à trouver l'argent nécessaire, on espère que les sponsors seront nombreux ». L'attente risque d'être longue mais vue la récompense attendue, tous sont prêts à prendre leur mal en patience pour retrouver, en live, l'esprit de Robin des Bois, on the rock !...

Réflexions à propos de Phoenix et de la vie à Bucarest quand on a 17 ans :

Anna : « J'ai commencé à écouter Phoenix quand j'étais une petite fille... avec mon père, qui les aimait beaucoup. Après cela, en grandissant, j'ai réalisé que je me retrouvais dans leurs chansons et que le message de leur musique était un choix de vie qui me correspondait. La vie progresse beaucoup pour les jeunes en Roumanie, au sens où nous avons de plus en plus de possibilités quand on sort de l'école, comme partout en Europe. C'est bien. Les gens sont plus ouverts d'esprit et c'est une bonne chose pour les jeunes de mon âge ».

Dana : « Ma vie à Bucarest ne correspond pas toujours à ce que j'ai envie de faire mais je suis sûre que je peux changer ça. Je suis étudiante et je suis confrontée aux mêmes problèmes matériels que mes semblables. Mais je suis quelqu'un d'optimiste, j'espère que je ne suis pas la seule, et je sais qu'ici en Roumanie, à Bucarest, je peux faire quelque chose pour que la vie soit différente, pour sortir, apprendre, travailler, comme n'importe quel autre jeune de n'importe quel autre pays. J'adore la musique de Phoenix parce que je crois que c'est un état d'esprit plus élevé, une attitude qui vaut la peine d'être suivie ».

Mikaël, dit Bobby : « Bucarest et une très grande ville et étudier ou faire sa vie ici n'est pas facile quand on ne travaille pas très dur. Phoenix m'aide à m'évader des problèmes quotidiens et je me relaxe avec une musique qui s'accorde parfaitement avec mon âme ».

Alex : « Phoenix c'est pour moi un style de vie, dans le plus pur esprit roumain, qui fait renaître les vieilles traditions sous un jour nouveau. C'est une bonne chose pour un groupe de rock d'être aimé par des jeunes gens et des années après, d'être aimé par les enfants de ses premiers fans... ça c'est Phoenix. C'était le chemin vers la liberté pour des générations pendant le régime communiste et aujourd'hui c'est le seul groupe roumain qui nous propose une musique qui soit à la fois enracinée dans la tradition, novatrice et de grande qualité ».

Johnny Raducanu



Pianiste de jazz

« Seuls le swing et le talent sont importants » !

73 ans cette année, son bob toujours vissé sur la tête, Johnny Raducanu est une véritable star en Roumanie. Pianiste, compositeur, arrangeur, professeur, sa réputation dans le monde du jazz a même largement traversé les frontières et jusque les océans. Mais ses concerts aux Etats-Unis n'empêchent jamais Johnny de retrouver ses fans, tous les dimanches soirs et tout en haut du Théâtre national, dans le club de jazz le plus fréquenté de la capitale roumaine, le « Laptaria enache ». « Nous avons ouvert ce lieu il y a douze ans, juste après la révolution, raconte Johnny. C'était l'endroit où les femmes de ménage du théâtre rangeaient leurs balais » ! Le piano y a trouvé sa place et Johnny son public. « Beaucoup de musiciens sont partis pendant le communisme. Le jazz était subversif parce que considéré comme une musique capitaliste. Moi je suis toujours resté et au final, je crois que Ceausescu appréciait ce que je faisais. Il avait besoin de moi alors il me foutait plus ou moins la paix ». A l'époque où le Conducator jouait les imprésarios nationaux, empochant 80% de ce que pouvaient gagner les artistes en concert, Johnny, comme ses collègues musiciens ou écrivains, était logé dans un immeuble qui leur était réservé. Il n'a jamais quitté ce petit studio où son piano droit et sa collection de modèles réduits de lampes à pétrole occupent à eux seuls deux des quatre murs. « Seuls mes voisins ont changé », constate-t-il un rien nostalgique. « Avant je pouvais jouer jusque tard dans la nuit. Personne ne disait rien. Mais maintenant... » Johnny n'aime guère parler de cette époque. « Vous ne pouvez pas comprendre. Ça ne sert à rien. J'ai fait mes études à Moscou et en tout, j'ai vécu 48 ans de communisme. Et je peux vous dire qu'à côté de Ceausescu, Hitler et Staline étaient des enfants de chœur. Mais vous ne pourrez jamais imaginer ce que c'était ». Johnny préfère jouer et improviser sur cet instrument qu'il a appris enfant mais qu'il a dû abandonner pour la contrebasse parce que, pendant la deuxième guerre mondiale, une bombe est tombée sur sa maison... et sur son piano. Ce n'est que 26 ans plus tard qu'il reprendra ses gammes : « Quand j'ai commencé à composer, la contrebasse ne me satisfaisait plus », explique-t-il. Depuis, il ne cesse de travailler, pour évoluer, pour être meilleur : « Dans le jazz, dit-il, il n'y a que deux choses importantes, le swing et le talent ». Johnny ne manque ni de l'un, ni de l'autre. Seul devant son piano, il ne cesse de faire jouer ses doigts, cerné par des photographies des pierres tombales de Brahms et de Beethoven, avec lesquels il avoue parler souvent. Et quand il lève les yeux de son clavier, c'est pour croiser les regards de ses idoles, Duke Ellington et Charlie Mingus, pour y puiser la force et continuer de remplir sa vie de la seule chose qui vaille vraiment la peine à ses yeux, la musique.

Roxana Theodorescu



Directrice de musée

Attention chefs -d'oeuvre !

Roxana Theodorescu est une femme passionnée. Directrice du Musée national d'art depuis 1994, elle ne cesse de se battre pour l'objectif qu'elle s'est fixé : sortir ce musée et les quelque 100 000 œuvres qu'il abrite de l'oubli ! Fermé pendant presque une douzaine d'années et plongé dans d'incessants travaux, le musée a en effet été l'objet d'une rénovation complète. La révolution de 1989 s'étant déroulée presque sous les fenêtres du bâtiment, les dégâts furent colossaux . « Nous avons aussi beaucoup souffert des habitudes imposées par Ceaucescu, comme de travailler six jours sur sept, le septième jour étant consacré à la découverte des travaux agricoles. Pendant tout ce temps, les gens ont oublié qu'ils avaient un musée, avec des œuvres magnifiques, et que la culture pouvait se conjuguer avec le plaisir », explique Roxana Theodorescu. Réouvert depuis deux ans maintenant, le musée occupe tout l'espace du magnifique palais construit en 1812 en plein cœur de la ville. On peut y admirer des œuvres majeures d'artistes aussi divers et reconnus internationalement que Le Greco, Rembrandt, Lukas, Van Eyck, Bruegel, Monet, Sisley et bien sûr Constantin Brancusi, l'enfant du pays (*). « Très peu de gens savaient que nous avions ces collections. Avec la construction de la maison du peuple, Ceaucescu a imposé à tous une politique d'austérité extrêmement sévère : on ne prêtait plus à l'étranger, on n'était plus abonné aux revues... » Reste aujourd'hui à trouver un public à ces chefs d'œuvres, ce à quoi s'emploient les 380 employés. « C'est difficile, indique la directrice. On a très peu de moyens. Je ne peux pas doubler les équipes pour pouvoir faire une nocturne par exemple ». Mais la passion de tous commence à porter ses fruits. Un gros effort a été fait en direction des enfants, avec entrée libre le mercredi et des ateliers-découverte. De plus en plus de toiles sortent des frontières du pays pour des expositions à l'étranger... Roxana Theodorescu déborde de projets. Voir ses concitoyens retrouver le chemin du musée est son plus grand plaisir et sa plus grande motivation pour continuer à aller de l'avant.

(*) Les expositions "Brancusi photographe", "Mot à mot - image et écriture dans l'art belge", Antoine Bourdelle" et "Les couleurs du jardin dans le paysage roumain" y sont présentées au moment du XIe sommet de la Francophonie (septembre 2006)



24 heures

8:30 Ouvriers ou cheminots ?



Ici comme ailleurs, l'habit ne fait pas toujours le moine, et ce sont bien des ouvriers qui, à cette heure matinale, investissent nombreux toute la ville. Il est bien rare en effet de ne pas croiser une grue au détour d'une rue ou d'éviter le bruit peu agréable d'un marteau-piqueur. Détruite à 20% par la folie d'un homme, dévastée par les bruits et les fureurs d'une révolution, Bucarest a décidé de retrouver sa beauté perdue ou cachée et nul ne saurait s'en plaindre.

09:00 Dans les champs ou à la ville?



Nous sommes au coeur de la ville, place Unirii, espace démesuré, lieu de rencontres et noeud de communication où la foule se presse à l'instar de celle de toutes les grandes capitales. C'est au bord de la place que les marchandes de fleurs, tziganes pour la plupart, installent tous les matins leurs petits étals pour le plus grand plaisir des Bucarestois. Une touche délicate dans un environnement de béton.

09:30 Fromage ou dessert?



Bienvenue chez le roi du cascaval, dans le marché Amzei. Le cascaval est le nom commun que l'on donne à tous les fromages. Celui-ci est en fait de la telemea, une sorte de feta de brebis, qui manque rarement sur toutes les tables de la ville. Et si on peut difficilement associer Bucarest à une capitale de la gastronomie, les quelques marchés de la ville regorgent de produits frais, fruits et légumes en particulier, très appréciés pendant les périodes de jeûne orthodoxe.

Note de 2006.

Fin 2006 la mairie de Bucarest va lancer un projet urbanistique pour : améliorer les espaces de vente des petits producteurs agricoles, construire un parking souterrain et reconsolider les espaces commerciaux autour du marché. Le marché va ainsi pouvoir mieux accueillir le nombre croissant de producteurs, petits commerçants et clients.

10:00 Entrée ou sortie?



Majoritairement orthodoxes, les Bucarestois sont très nombreux à fréquenter les offices, du dimanche comme des soirs de semaine. Mais si les églises sont nombreuses, elles sont aussi très petites et les retardataires ont souvent du mal à y trouver place. Les portes restent alors entrouvertes et c'est dehors que se déroulent les célébrations, selon un rite immuable et chargé de ferveur. Avant chaque office, les croyants achètent de petits cierges, allumés les uns en souvenir de leurs morts, les autres pour protéger leurs vivants.

11:00 Reproduction ou original?



Il faut se le tenir pour dit, le Musée national des arts de Bucarest abrite une foule de chefs-d'oeuvre qui pourraient susciter la convoitise de bien d'autres grands musées internationaux : Gréco, Van Eyck, Sisley ou Brueghel sans oublier la formidable collection des artistes nationaux que sont Constantin Brancusi, Nicolae Grigorescu, Theodor Pallady ou encore Stefan Luchian. Les enfants des écoles de la ville ont portes ouvertes tous les mercredis et peuvent suivre les ateliers-découverte mis en place par la directrice du musée.

12:00 Sortie d'église ou de concert?



C'est sur les marches de l'Athénée que se prélassent ce jeune couple sous le regard complice d'un vieil homme. Construit entre 1886 et 1888, de style français, il est dominé par une grande coupole qui s'élève à quarante mètres de hauteur et surplombe des escaliers monumentaux en marbre de Carrare. Devenu l'un des symboles de la ville, l'Athénée roumain est une magnifique salle de concert où se produit notamment l'orchestre philharmonique Georges Enescu.

13:00 Commissariat ou cantine?



C'est dans la minuscule pièce de cette cantine privée que les agents de police du quartier trouvent refuge pour leur déjeuner. Ici, tout est préparé sur place, comme à la maison, et les connaisseurs apprécient de déguster la fameuse ciorba de burta, la soupe de tripes, étrange plat national ou encore la mamaliga, une bouillie de maïs qui ressemble comme une jumelle à la polenta italienne.

14:00 Manifestation ou révolution?



Les Roumains s'habituent peu à peu à la vie démocratique et à sa panoplie de droits. Celui de manifester est largement utilisé, sous la garde nombreuse mais bienveillante des policiers. Bruyantes, ces manifestations, souvent corporatistes, laissent les passants indifférents ou goguenards, en fonction du temps qu'il fait et de leur emploi du temps. Après tout, c'est au gouvernement que s'adressent les manifestants...

15:00 Dessin animé ou manège enchanté?



Si Bucarest n'est pas encore une destination prisée pour Mickey et ses amis, cela n'empêche en rien les petits et les grands de profiter des nombreux manèges installés dans les deux grands parcs de la ville, Herastrau et Cismigiu. C'est là que se retrouve toute la ville le dimanche pour flâner dans les allées, embarquer sur les lacs et grignoter des pop-corn que les nombreuses guinguettes ne manquent jamais d'offrir à la vente. Tout y a un charme très rétro, des manèges aux landaus en passant par les statues et les parterres de fleurs.

Note de 2006.

Le Parc doit faire l'objet de grands travaux de rénovation dans le cadre de l'harmonisation avec les normes européennes.

16:00 Grand magasin ou métropolitain?



Ces escalators courent sur les six étages du plus grand centre commercial de la ville. Vêtements à la mode, chaussures, mobilier, électroménager ou alimentation, on y trouve presque tout. Si le salaire moyen est encore très bas, les Bucarestois aiment consommer en ces lieux particulièrement adaptés à la dépense et où la publicité est omniprésente.

17:00 Tricot ou lecture ?



C'est avec extrêmement de concentration que cette vieille dame, indifférente aux allées et venues autant qu'au bruit du magasin, tourne les pages de son livre, choisi sur les rayons de la grande librairie Noï. Proposant de nombreux titres en français et dans tous les domaines, la librairie Noï est aussi une maison d'édition d'ouvrages et de cédéroms, en particulier sur l'histoire de Bucarest et de la Roumanie. Elle est aussi le principal distributeur de livres en langues étrangères de Bucarest. Matière obligatoire au programme de l'Ecole supérieure de Bucarest au XVIIIème siècle, le français est compris par une grande majorité de Roumains, même si des plus jeunes aux plus âgés, l'anglais ou l'italien ont la préférence pour la conversation.

18:00 Faculté ou boîte de nuit ?



Etonnant de retrouver autant de jeunes en fin d'après-midi dans ce club A, une boîte connue de la ville et plutôt fréquentée la nuit. Encore plus étonnant de les voir écouter presque religieusement les véritables cours sur l'histoire du rock que le club propose tous les mardis de 18 heures à 22 heures. Café et gin tonic léger sont offerts et renouvelés pendant toute la séance, présidée par un aréopage de spécialistes, rockers inclus. L'histoire ne dit pas si le club assure aussi les interrogations écrites !

Note de 2006.

Le club a accueilli cette année des débats avec des personnalités de la vie culturelle sur le thème de l'érotisme. La pièce « les monologues du vagin » s'y joue. Des lancements de livres y ont fréquemment lieu.

19:00 Rappeur ou sportif ?



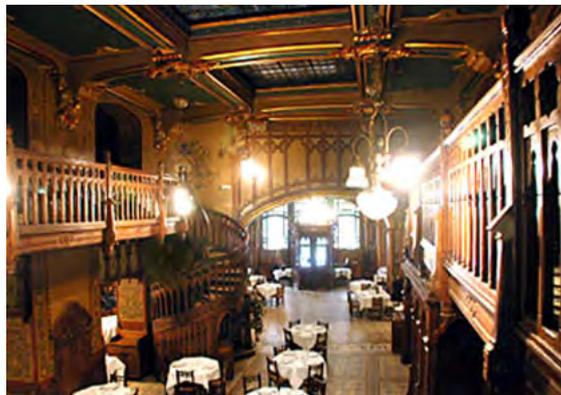
C'est sur un trampoline et dans le silence que s'ébat ce jeune garçon, comme beaucoup d'autres de ses camarades. De nombreux matelas à ressorts sont en effet installés aux abords du parc Herastrau et accessibles à tous pour quelques lei, la monnaie nationale. Se défouler en prenant de la hauteur, y'a pas mieux pour finir la journée !

20:00 Intérieur ou extérieur ?



Les piscines ne sont pas légion à Bucarest et celle-ci est plutôt réservée aux hommes d'affaires. Elle est en effet située au dernier étage de l'hôtel Intercontinental, la plus haute tour de la ville depuis les années 1960. Seule la piscine a gardé son décor d'origine, qui fleure bon les années 70 et le plastique. Rien n'a bougé sauf peut-être la vue qui s'offre derrière les larges baies vitrées, celle d'une capitale européenne où se retrouvent aujourd'hui des businessmen de toutes nationalités.

21:00 Eglise ou restaurant ?



Il s'agit bien d'un restaurant, l'un des plus anciens de la ville, installé depuis 1878 dans un édifice ayant conservé son décor d'origine, boiseries, fresques, vitraux et colonnes chargées de blasons et de motifs floraux. Carul cu Bere, le char à bière, reste un endroit très animé où l'on vient dîner en musique ou simplement boire une bière entre amis.

Note de 2006.

Le restaurant, chef-d'oeuvre architectural, est en rénovation.

22:00 Contrôleur ou saltimbanque ?



La station Universitate, comme toutes celles des trois lignes du métro de la ville, est un lieu de prédilection pour les courants d'air. Mais elle a été aménagée avec de nombreuses boutiques et restaurants qui lui permettent d'être fréquentée par les voyageurs autant que par les promeneurs. Les contrôleurs sont rares mais les saltimbanques tentent d'y trouver un public, plus ou moins attentif et généreux. Mais la musique adoucit les moeurs et égaye quelque peu les couloirs sombres et interminables du métropolitain.

22:30 Folklore ou tradition ?



Nous sommes ici chez Teresa Doamnei, le restaurant folklorique et traditionnel de Bucarest. Rendez-vous familial, on y mange une cuisine aussi populaire que la musique et les danses qu'on y interprète. Les convives invités à participer à la dernière danse de la soirée refusent rarement. Il s'agit de la Perenita, une ronde distractive à l'occasion de laquelle chacun choisit son partenaire en déposant un mouchoir devant lui. On y célèbre autant l'amour que la nostalgie, les paysans que les récoltes, pour la plus grande joie des danseurs et de la salle toute entière. Un retour aux sources en somme.

23:00 Guitare ou violon ?



Ce sera violon, mais la guitare n'est pas loin. Nicoresti (aussi surnommé "crama" qui signifie cave à vin et restaurant traditionnel) est l'un des rares endroits où l'on peut profiter d'un repas au son de la musique tzigane. La communauté est très importante, mais les rapports restent tendus entre les roms et les roumains, ceci expliquant sans doute cela. Si la Roumanie est l'un des seuls pays à avoir donné un statut à ses minorités - elles sont reconnues par la Constitution et les langues maternelles sont parfois enseignées dans les écoles -, le dialogue reste à construire. Il passera peut-être par la musique.

Note de 2006.

Le restaurant propose une véritable programmation musicale avec des "tarafs" qui jouent à la table des clients.

00:00 En sommeil ou en transe ?



Ce soir c'est la fête et Morphée se fait attendre. Les boîtes de Bucarest sont souvent bondées, essentiellement par des adolescents dont la tenue, la danse et les goûts musicaux n'ont rien d'original. C'est plutôt une bonne nouvelle !

Visite virtuelle

Autour de Kiseleff : une chaussée pour les grandes tailles



La chaussée Kiseleff doit son nom à un général russe. L'histoire ne dit pas si ce dernier était de grande taille. Quoi qu'il en soit, autour de cette immense artère située au nord de la ville, tout est imposant, des maisons, au parc, en passant par les musées. Et le promeneur énergique ou inconscient, qui tente de la parcourir à pied, se trouve fort aise, au quart de son parcours, de croiser bus et taxis pour soulager sa peine. Derrière une végétation restée un rien sauvage, la chaussée abrite quelques petites merveilles qui vont de la célébration des paysans roumains à celle du farniente à la bucarestoise, en passant par la liberté de la presse...



Un si joli village au coeur de la ville



Paysans roumains : le bonheur est dans le musée !



Un dimanche à la campagne



Le grand restaurant



Les papiers du palais

Un si joli village au coeur de la ville



Les habitants de Bucarest, s'ils sont fiers de leur capitale - urbanisée, modernisée, bruyante et embouteillée comme toutes les capitales - ne sont cependant pas près d'oublier, et encore moins de renier, leurs origines paysannes. Pour preuve leur attachement au fameux Musée du village, un espace de 15 hectares aménagés sur les berges du lac Herastrau et présentant une soixantaine de maisons rurales authentiques. Inauguré en mai 1936 à l'initiative d'élèves et de professeurs du département de sociologie de l'Université de Bucarest, le musée est un véritable aperçu des campagnes roumaines, du XVIIIème au XXème siècles. Chaque bâtiment, ferme, abri, moulin, église, a été démonté pièce par pièce dans sa région d'origine et ré-assemblé au musée selon un plan imaginé alors par Victor Ion Popa, écrivain, dramaturge et scénographe roumain. On peut ainsi découvrir les intérieurs et extérieurs des architectures rurales de presque toutes les régions du pays : Transylvanie, Olténie, Valachie... En partie détruit par un incendie en 1997, le musée vient encore, en février dernier, de déplorer la perte de 19 habitations, toujours sous le coup des flammes. Nul doute que les 300 000 visiteurs, roumains pour la plupart, de cet ancêtre de nos modernes écomusées auront à coeur de mettre la main au porte-monnaie pour aider à leur reconstruction. Le musée du village est considéré, sans doute à juste titre, comme un vrai patrimoine national à tel point que les Bucarestois, qui s'y promènent volontiers, affirment avec conviction qu'ici, ils ne sont pas touristes : " c'est chez nous " !



**La campagne roumaine
comme si vous y étiez**



**Au coeur du Musée du village
à 360°**

La campagne roumaine comme si vous y étiez

Un musée en plein air qui est à la fois un lieu de promenade et un constat sur l'exode rural. Que restera-t-il bientôt de la tradition?

Le musée a fêté en 2006 son soixante-dixième anniversaire, en invitant des foires et artisans de tout le pays.



Au coeur du Musée du village à 360°



Paysans roumains : le bonheur est dans le musée !

Pas un paysan roumain ne pouvait imaginer que ce serait en lieu et place de l'ancien musée du parti communiste roumain qu'on pourrait admirer, à partir de 1990, la magnifique collection du musée qui lui est consacré. Le musée du paysan roumain est en effet l'un des plus beaux musées de Bucarest et dans le domaine des arts et traditions populaires considéré comme le meilleur d'Europe. Il a d'ailleurs été élu musée européen de l'année en 1996. Fonctionnant en tant que musée ethnographique depuis 1906, cet espace présente plus de 150 000 objets censés représenter la vie du paysan dans toute sa quotidienneté. Des ustensiles de cuisine aux costumes traditionnels, de la maison du pope à l'école du village, des icônes sur verre aux fameux oeufs peints, c'est toute la richesse et la diversité des campagnes roumaines qui s'exposent aux yeux des visiteurs.



La salle des objets de la vie traditionnelle. On ne peut la visiter sans penser à ceux qui les ont faits, à ceux qui les ont utilisés.



Avant de peindre les icônes, les paysans jeûnaient et se préparaient par des prières. Ils obtenaient les couleurs à base de poudre des oxydes broyés sur des pierres et les mélangeaient à de l'huile de lin cuite et du jaune d'oeuf. Les paysans croyaient que les saints détenaient un pouvoir magique. Pour le peindre, les peintres d'icônes demandaient leur aide, l'inspiration et la bénédiction.



Relique d'une église en bois du XVIIIème siècle de Mintia, village de Transylvanie. Le corps au centre, sans clocher et sans plancher, entourée d'objets qui lui appartenaient : les pieds de la table de l'autel, le clocher, les croix, les chandeliers, les meubles... des morceaux de bois du corps de l'église empilés à côté d'elle...



Les pots de mariage étaient utilisés dans la cérémonie qui consacrait le sacrement entre les époux. C'est le marié qui passait la commande au potier. Si les mariés étaient pauvres, les pots étaient empruntés. Les mariés étaient les premiers à boire du pot rempli de vin.



La première pierre de l'édifice est posée en 1912 mais la construction durera plusieurs décennies. Le Musée du paysan roumain naît en 1990 et reçoit en 1996 le prix du « Musée européen de l'année ».

Un dimanche à la campagne

Comme le constatait l'écrivain français Paul d'Abrest au XIXème siècle : « les Bucarestois habitent à la campagne sans sortir de chez eux » ! Ce ne sont pas moins de 17% de la superficie de la ville qui sont entièrement couverts d'espaces verts. Le parc Herastrau, qui s'étend sur 200 hectares, n'est que l'un d'entre eux, mais il est aussi le centre de loisir de plus fréquenté de la ville. Depuis sa création, décrétée en 1910, mais effective à partir de 1930, on vient ici s'y baigner, pique-niquer, canoter, tirer à la carabine ou s'embarquer sur les montagne russes – en français dans le texte – en famille et entre amis. Les nombreux lacs du parc, asséchés l'hiver pour cause de nettoyage, sont bordés de guinguettes où l'ambiance paraît sortie d'un film noir et blanc des années 50.



Le grand restaurant

C'est en 1892 que fut édié cette maison sous le nom de " Bufet ". Plus tard elle devint la " Casa Doïna " et se convertit en restaurant haut de gamme. C'est, d'après les connaisseurs, l'un des meilleurs de la capitale, où se retrouvent la bourgeoisie locale et tout ce que Bucarest compte d'hommes d'affaires internationaux. La " salle roumaine " accueille un orchestre traditionnel chaque fin de semaine. Quand à la " salle internationale ", elle s'ouvre sur une magnifique terrasse imaginée pour l'exposition universelle de 1887 et rafraîchit en été grâce à une fontaine.



Les papiers du palais

Construit en 1956 dans le plus pur style néo-stalinien, cet édifice était connu jusqu'en 1990 sous le nom de « Casa Scînteia » et abritait le siège du journal du parti communiste roumain du même nom, « l'Étincelle ». Aujourd'hui, leçon de l'histoire oblige, les Bucarestois l'appellent le Palais de la presse libre. C'est en effet le siège de plusieurs maison d'éditions et d'agences de presse roumaines ainsi que celui d'importantes maisons d'édition.



La Révolution a sa place



Suivant le cours de l'histoire politique de la Roumanie, la place changea trois fois de nom : d'abord place du Palais, avant de devenir place de la République, et enfin place de la Révolution, après l'insurrection de décembre 1989, qui mit fin à 45 ans de régime communiste. Théâtre d'événements violents, bordée de monuments chargés de terreur mais aussi de beauté et de culture, la place de la Révolution est aujourd'hui résolument tournée vers l'avenir. La Commission européenne y a même installé son bureau d'information ! Et du Musée national d'art à la bibliothèque restaurée, de l'ancien immeuble du Comité central du parti communiste - aujourd'hui Sénat, demain Ministère des affaires étrangères - aux ruines de celui de la Securitate, c'est à un long voyage vers la démocratie qu'invite ce petit espace.



Honneur aux martyrs de 1989



La bibliothèque retrouve peu à peu sa mémoire



Une ruine contre l'oubli



Les trésors oubliés du musée d'art

Honneur aux martyrs de 1989

Un grand triangle de marbre blanc, une seule inscription : « Gloire à nos martyrs » ! La révolution de 1989 éclata le 16 décembre à Timisoara, lors d'une manifestation en faveur du pasteur d'origine hongroise Laszlo Toekes, défenseur de la minorité hongroise de Transylvanie. Elle fut suivie d'une insurrection particulièrement violente à Bucarest qui fit 21 morts et plus de 650 blessés. Non loin de la place, des croix de pierre et de bois, dressées en honneur à ces victimes, rappellent à tous que les événements de 1989, quelles que soient leurs origines et quelle qu'ait été la situation difficile qui en découla, mirent fin à 45 ans de régime communiste, l'un des plus durs de tous.



Ce panneau, situé en face du théâtre national, indique que la place est le « kilomètre 0 » du centre de la liberté et de la démocratie.



Des dizaines de croix en pierre et en bois rendent hommage aux victimes de la révolution.



Le monument de marbre blanc sur lequel figure l'inscription « Gloire à nos martyrs » a été installé devant le Sénat, qui était avant 1989 l'ancien bâtiment du Comité central du parti communiste roumain.



La bibliothèque retrouve peu à peu sa mémoire

La bibliothèque centrale universitaire a été construite entre 1891 et 1914. Magnifique bâtisse, elle renfermait des manuscrits de grande valeur. Les événements de 1989 endommagèrent fortement les murs extérieurs. Ils virent aussi partir en fumée tout ce que la bibliothèque pouvait contenir d'écrits. Tragique conséquence de la révolution, la perte est inestimable. Une grande solidarité internationale, notamment à partir de 1990 et de la visite de Federico Major, alors représentant de l'Unesco, permit non pas de réparer ce qui avait été détruit mais de redonner à la Bibliothèque les moyens d'exister. Un téléthon fut même organisé aux Pays-Bas pour récolter des fonds. Après des années de travaux, la bibliothèque a réouvert ses portes en novembre 2001 et retrouve depuis, peu à peu, sa mémoire.



Une ruine contre l'oubli

Treize ans après la révolution de 1989, la place a retrouvé son calme. Le Musée national d'art et la bibliothèque ont été réouverts. Les sénateurs ont pris démocratiquement la place des fonctionnaires du Comité central du parti communiste, bientôt remplacés par ceux du ministère des Affaires étrangères, pour cause de déménagement prochain du Sénat à la Maison du peuple. Pourtant, une maison en ruine attire le regard. Il s'agit de l'ancien siège de la « Securitate », le service de renseignements personnel de Nicolae Ceaucescu, dont la fonction était de surveiller la population, sur les lieux de travail, dans la rue, dans les églises, les écoles, les universités et dans les domiciles privés. Une ruine.. contre l'oubli.



Les trésors oubliés du musée d'art



Situé dans l'ancien Palais Royal, de style néoclassique et construit à partir de 1812, le Musée national d'art de Roumanie, créé en 1947 mais qui n'occupe tout le bâtiment que depuis 1990, est l'une des quelques grandes et agréables surprises de Bucarest. Ayant beaucoup souffert lors de la révolution de 1989 – on parle de 160 toiles de maîtres détruites et 250 endommagées -, il a supporté six ans d'échafaudages et douze années de fermeture, avant de dévoiler ses secrets. Des Greco, Sisley, Van Eyck, Brueghel côtoient les oeuvres des artistes locaux dont Constantin Brancusi n'est qu'un parmi beaucoup d'autres. Il a fallu tout le courage d'une équipe de 320 personnes pour lui redonner toute sa splendeur. Il en faudra sans doute encore pour que les Bucarestois s'habituent à musarder dans ses nombreuses salles, qui présentent des collections allant du Moyen Âge à aujourd'hui. Les ateliers portes-ouvertes du mercredi, qui accueillent gratuitement les enfants des écoles de la ville et leur permettent de découvrir un patrimoine culturel national très riche et ouvert sur le reste du monde, sont sans doute le meilleur faire-valoir du musée. Il faut aller voir et le faire savoir !



Attention chefs-d'oeuvre !



La collection Brancusi a 360°



**Roxana Theodorescu,
directrice du musée**

Les trésors oubliés du musée d'art

Le musée continue de renaître de ses cendres n'exposant qu'une partie de ses riches réserves. Il peut néanmoins dévoiler la plupart de ses trésors (collections de peintures, sculptures et arts décoratifs allant des primitifs aux contemporains), notamment dans les sections dédiées à l'art européen ou Memling, Rubens, Rembrandt et Van Eyck côtoient Monet, Sysley et Signac. D'autres espaces sont dévolus aux artistes nationaux dont Constantin Brancusi.





La collection Brancusi au Musée national des arts à 360°



Le Bucarest de Ceausescu



“ C'est avec des cités rasées, des églises détruites, des archives dispersées, des traditions étouffées, que la Roumanie se présente devant l'histoire (...) La leçon que nous offre Bucarest n'est pas une leçon d'art, mais une leçon de vie ; elle enseigne à s'adapter à tout, même à l'impossible “. Ces lignes de l'écrivain français Paul Morand datent de 1935. Elles auraient tout aussi bien pu être écrites en 1989, date à laquelle la mort de Nicolae Ceausescu et de son épouse Elena mit fin à l'incroyable et méthodique défiguration de Bucarest. Arrivé au pouvoir en 1965, devenant Premier Secrétaire du Comité central du parti communiste roumain tout en cumulant cette fonction avec celle de Président du Conseil d'Etat à partir de 1967, Ceausescu n'eut de cesse de détruire le patrimoine historique et culturel de la capitale roumaine. 20% de la ville, soit l'équivalent de trois arrondissements parisiens, furent rayés de la carte en quelques mois. Les monuments gigantesques et froids érigés à leur place tentent de trouver une âme, les anciennes rues de retrouver leurs noms, et les Bucarestois d'échapper aux sombres souvenirs que leur rappellent sans cesse les pierres de celui qui se faisait appeler “ le génie des Carpates “.



La folie des grandeurs



Bucarest à la recherche de son âme



Que sont-ils devenus ?



La place de l'Union vers une nouvelle voie

La folie des grandeurs



C'est suite à un voyage en Chine et surtout en Corée du Nord que Ceausescu eut l'idée de faire construire la Maison du Peuple, devenue aujourd'hui le Palais du Parlement. Ses 330 000 m² en font le plus grand bâtiment d'Europe et le deuxième au monde, après le Pentagone américain. La construction démarre en 1984, sous la direction d'une jeune architecte de trente ans, Anka Petrescu. Mais en 1989, après la mort du "Conducator", seulement 5% des travaux intérieurs sont entièrement finis. Après avoir longtemps hésité, et reçu de multiples offres d'hommes d'affaires japonais, américains ou australiens - qui souhaitaient l'acquérir pour le transformer en hôtel de luxe et en casinos ! -, le gouvernement roumain décide de finir ce qui avait été commencé. Le projet démentiel d'un dictateur se transforme ainsi en patrimoine national, avec un double souci pour le gouvernement : lever les fonds nécessaires à la finition du bâtiment et tenter de lui donner une fonction la plus opposée possible à celle qui avait prévalu à sa construction. Ceausescu n'ayant pas eu le temps de s'y installer, la chose est plus facile, même si les Roumains ont encore un peu de mal à digérer le mastodonte. A l'heure actuelle, les 350 députés du pays y siègent, accompagnés des 150 sénateurs. Toutes les salles d'apparat peuvent être louées pour des réceptions. Les riches familles roumaines y marient leurs enfants, les créateurs de mode, Ted Lapidus ou Paco Rabane, y présentent leurs dernières collections, les cinéastes, Costa Gavras pour son film " Amen ", y trouvent matière à leurs décors. Troublante destinée pour ce monument dont le balcon du premier étage devait faire office de tribune personnelle de Ceausescu, qui rêvait d'y déclamer ses discours devant le peuple convoqué sur la place. Seuls les touristes aujourd'hui - ils sont plus de 1000 chaque jour à visiter le Palais en été - osent y montrer leur nez, s'en éloignant bien vite tant le sentiment de malaise prend le dessus. Il faudra sans doute encore un peu de temps pour que le Palais du Parlement trouve sa véritable place dans la ville et une certaine vigilance pour que personne n'oublie jamais les origines de son existence.



Le palais du Parlement en chiffres et en images



A l'intérieur du palais du Parlement à 360°



La salle de réception du palais du Parlement à 360°

La folie des grandeurs

Les mensurations de la maison du peuple n'en finissent pas d'impressionner : 330 000 m², salles de 20 mètres sous plafond, rideaux de deux tonnes... tout concourt à l'écrasement de l'individu. Elle est l'épicentre d'un tracé directeur qui devait entièrement remodeler Bucarest ... entre faste et kitsch.



330 000 m², 1000 pièces,...



1 million de m³ de marbre, 50 ascenseurs,...



200 femmes de ménage, 3000 personnes y travaillent, 300 visiteurs par jour, ...



Une salle de 1200 m², une autre de 2200 m², une galerie d'honneur de 150 mètres de long,...



700 architectes et 20 000 ouvriers concernés, ...



Des rideaux de 16 mètres de long, 14 étages dont 3 en sous-sol,...

3000 lustres de cristal de roumanie...



La salle de réception du palais du Parlement à 360°



20 mètres de hauteur sous plafond pour seoir à l'emphase d'un nouveau protocole.

Dans le palais du Parlement à 360°



Bucarest à la recherche de son âme

« J'entendais souvent ma grand-mère parler des maisons, des rues, des quartiers qu'elle avait habités. J'imaginai une porte, un banc de jardin, une fenêtre ouverte, le parfum des tilleuls, l'ombre d'un arbre. Plus tard, j'ai parcouru en tout sens ces rues et ces quartiers pleins de charmes et chargés d'histoire. Aujourd'hui, je les cherche en vain. Ils ont disparu, brutalement arrachés à leur destin par les bulldozers. L'ancienne ville de Bucarest, tristement défigurée depuis 1982, cherche désespérément ses références spatiales. (...) Il est de fait que ces malheurs et ces disparitions ont renforcé chez le Roumain son attachement aux valeurs ancestrales, sa résistance et surtout son sentiment religieux. Les démolitions massives opérées dès les années 1982-1984 au coeur de Bucarest au mépris des besoins et des aspirations de ses habitants offrent une vision de cauchemar. Bucarest a été outragée et profanée dans ses fondements les plus authentiques. (...) Les rues de ma ville ne me parlent plus. Qu'auront-elles à raconter aux générations à venir ». Jeanine Costescu, "Bucarest à la recherche de son âme".



L'un des nombreux immeubles à Bucarest dont la construction a été interrompue après la révolution et qui depuis n'a pas repris.



Une petite église de bois qui a échappé à la destruction



Architecture moderniste des années 30



La façade d'une église entièrement « cachée » par des immeubles modernes



Les immeubles construits devant le palais du Parlement, tous identiques sur des kilomètres de boulevard

Les rares jolies maisons encore debout au centre de Bucarest



Que sont-ils devenus ?

La promotion de « l'homme nouveau » ne va jamais sans références. Et si le dictateur Nicolae Ceaucescu était un grand adepte du culte de la personnalité, il n'a jamais manqué de s'appuyer sur quelques « modèles » bien connus des pays communistes. Bucarest ne manquait alors ni de statues à la gloire de Staline, ni de portraits à celle de Lénine. Toutes ont été détruites ou démontées après la révolution de 1989 et il ne reste que peu de traces dans la ville de ces vestiges de l'époque communiste. Il existe cependant un endroit, petit, discret et inattendu au sein du Musée du paysan roumain, où ce passé douloureux est mis en scène avec brio et intelligence : des murs gris, la faucille et le marteau, le béret et la gamelle de l'ouvrier, des articles de la presse de l'époque, des statistiques, des portraits, des statues, des slogans... Un mixte sur ce que le communisme a représenté pour le paysan et son monde. Cette installation a pour nom « La peste », parce que « c'est que la collectivisation a été véritablement pour les villages ».



Face à face sans paroles



Lénine en grand et en petit



Portraits de quelques hauts dignitaires. Le seul qui reste de Nicolae Ceaucescu et le tout petit situé en haut à gauche.



Abandonnée après 1989, la construction de l'énorme Musée du communisme





La place de l'Union vers une nouvelle voie

L'immense avenue Unirii, anciennement avenue de la Victoire du socialisme, est longue de quatre kilomètres et un mètre plus large que les célèbres Champs-Élysées. On est loin cependant de l'ambiance festive et agitée qui a rendu célèbre de par le monde l'avenue parisienne. Ici pas de cafés à la mode, ni de magasins de luxe. Les façades, toutes identiques, accueillent les ministères, les banques et les grandes administrations. Et les 41 jets d'eau installés au centre de l'avenue, et qui ne fonctionnent que l'été, ont bien du mal à convaincre les promeneurs que la balade est agréable. C'est pourtant à mi-chemin de l'avenue, place Unirii, ex Piata Mare, la grande place, que semble se donner rendez-vous une grande partie de la population de la ville. Véritable noeud de communication, où se croisent les lignes principales de bus et de tramway, la place est le siège d'une foule bigarrée, étudiants en goguette, vendeurs ambulants, joueurs de jaquet, vrais et faux policiers en faction, sans oublier les consommateurs nombreux qui s'engouffrent dans le grand magasin Unira, pour en ressortir les bras chargés de paquets. Tous auront peut-être bientôt l'occasion de se retrouver pour prier en son centre, l'église orthodoxe ayant paraît-il pour projet d'y ériger la plus grande cathédrale du pays. Affaire à suivre...





Le vieux Bucarest révèle ses charmes



Si la folie de Nicolae Ceaucescu a conduit à la destruction de près de 20% de Bucarest, le coeur historique de la cité, proche de la place de l'Université, a lui été plus ou moins épargné. La légende raconte que c'est là qu'un berger nommé Bucur - bucuria signifie la joie en roumain - faisait paître ses moutons, puis qu'une église fut édiflée. L'histoire relate que le nom de Bucarest apparaît pour la première fois dans un document daté de 1459 et signé de la chancellerie du prince voïvode Vlad Tepès. C'est en tout cas au même endroit qu'il décida d'établir sa Cour, dont demeurent quelques vestiges. C'est à peu près tout ce qui reste du Bucarest des origines, un terrible incendie en mars 1847 ayant entièrement rayé de la carte 2 000 immeubles, 713 boutiques, 10 auberges et 7 églises. Il n'empêche, loin du bruit de la ville moderne pourtant toute proche, il règne dans le quartier, au fil de ses petites rues pavées qui n'en finissent pas de serpenter, une ambiance toute particulière et teintée de nostalgie.

Note de 2006.

Plus de 60% du millier de bâtiments de la vieille ville qui avaient été redistribués par l'état, sont aujourd'hui revendiqués par les anciens propriétaires. Des travaux de rénovation de l'infrastructure, estimés à 500 millions d'euros commenceront dès que la mairie et la justice auront résolu ces litiges. Une nouvelle vie culturelle, autour de galeries d'art, d'antiquaires de théâtres et de cafés, attire de plus en plus de touristes et de jeunes Bucarestois.



La rue Lipscani s'étire au soleil



L'ancien caravanserail : une incitation à la paresse



Curtea Veche ou la naissance d'une cité



Trams à gogo au kilomètre zéro

La rue Lipscani s'étire au soleil

La rue Lipscani est l'une des artères principales du vieux Bucarest. Au Moyen-Âge, elle était déjà envahie par des marchands de toutes nationalités. Certains y apportaient des denrées venues de Leipzig, d'où son nom. Au XIXème siècle, la tradition perdure et depuis lors, la rue Lipscani a toujours gardé cette vocation commerçante, même si les marchands de tapis et les vendeurs de fripes ont remplacé les beaux draps de jadis. Depuis quelques années, au mois de mai, un carnaval tente de faire revivre dans le quartier les traditions populaires de cette société d'alors.





L'ancien caravanseraïl : une incitation à la paresse



Non loin de la rue Lipscani se trouve un lieu unique à Bucarest, que pas un visiteur ne se doit de manquer. Il s'agit de l'ancien caravanseraïl Hanul lui Manuc, bâti en 1808 et unique par son style dans toute la ville. Fortement influencée par l'architecture traditionnelle roumaine, ses balcons en bois, son toit en échandoles, cette auberge fut l'un des précurseurs des hôtels modernes. Sa cour pavée, ombragée par quelques beaux arbres, est, l'été, un lieu de prédilection des Bucarestois, qui viennent s'y restaurer dans un calme que seuls les oiseaux paraissent pouvoir troubler.



L'ancien caravanseraïl en images



La cour de l'auberge Hanul Manuc à 360°

L'ancien caravanseraïl

Le rendez-vous des Bucarestois en quête de calme et des traditions.



La cour de l'auberge Hanul Manuc à 360°



Curtea Veche ou la naissance d'une cité

Curtea Veche, la vieille cour, est la partie la plus ancienne de Bucarest. Appartenant aujourd'hui au Musée d'histoire de la ville, c'est en fait le centre de la cité médiévale, l'endroit où Vlad Tepès, qui régna en Valachie entre 1456 et 1462, installa sa Cour, de même que le prince Constantin Brâncoveanu. Restaurée et surtout agrandie par Mircea le berger, la Cour était le véritable point de ralliement de tous les hommes politiques et de tous les négociants. Chaque groupe vivait alors regroupé sur sa communauté et les noms des rues jouxtant la vieille cour renvoient tous ou presque aux corps de métiers qui s'y étaient établis : chaudronniers, selliers, usuriers ou couteliers. L'endroit fut abandonné à la fin du XVIIIème siècle par les princes régnants pour la colline de Spirii. Il est assez difficile aujourd'hui, même si les ruines, mises à jour en 1953, sont restaurées tant bien que mal, d'imaginer les grandes salles voûtées du palais et les fêtes qui se déroulaient alors dans le jardin, telles que les décrivaient le secrétaire italien du prince Brâncoveanu. Jouxant la vieille cour, l'église Saint-Antoine, restaurée après le grand incendie de 1847 possède encore un portail en pierre datant de 1715 et des peintures originales de l'époque de Michel le berger. Elle était le lieu de couronnement de tous les princes voïvodes de l'époque.



Trams à gogo au kilomètre zéro

Devant l'église Saint-Georges, fondée en 1706 par le prince Brâncoveanu - représenté dans une statue de bronze réalisée en 1936 par le sculpteur Oscar Hann - se trouve le kilomètre 0, équivalent roumain de celui de Notre-Dame de Paris. On y a gravé les mesures qui séparent Bucarest des autres villes du pays. Ce kilomètre 0 est cerné par les tramways, premier moyen public de locomotion à Bucarest et dont la première société communautaire a été établie en 1871. Les tramways à cheval ne disparaîtront qu'en 1929, quelque trente ans après l'inauguration de la première ligne électrifiée. Quant aux quarante kilomètres de métro de la ville, ils ne sont jamais venus à bout des tramways, qui courent aujourd'hui sur 315 kilomètres, desservant pratiquement tous les coins de Bucarest.



Spécialités locales et inattendues



De la Dacia LA voiture roumaine - bien que version customisée de la bonne vieille Renault 12- à Dracula, les symboles ne manquent pas pour rappeler que Bucarest possède une individualité et sait se moquer de ses propres clichés.



La Dacia élue voiture du pays



Mais où est donc passé Dracula ?



• Dessine-moi un mammoth ! • ou l'histoire d'un savoir-faire qui s'exporte



La ferveur partout et par tous

La Dacia élue voiture du pays

La Dacia, c'est la voiture roumaine par excellence. Impossible d'y échapper, tant les Dacia, adaptation locale de la Renault 8 mais surtout de la Renault 12, sont nombreuses à circuler dans les rues de Bucarest. Voiture préférée des taxis roumains depuis plus de 30 ans, la Dacia, quelque soit le modèle, est le résultat des liens étroits qui unissent la firme française Renault et Automobile Dacia depuis 1966. En 1978, le contrat de licence signé avec l'Etat roumain prend fin mais Renault revient en 1999, un an après la sortie du 2 000 000ème véhicule, et acquiert 51% du capital de l'entreprise roumaine, une participation portée à 92,72% en 2001. Depuis, la petite voiture n'en finit pas d'évoluer. En 2000 c'est la Dacia SuperNova qui sort des ateliers et devient la voiture la plus vendue en Roumanie, réalisant à elle seule plus d'un tiers du marché des véhicules particuliers. Et en 2004, le groupe Renault-Dacia envisage de lancer un véhicule à 5 000 euros. En attendant, les Roumains bichonnent comme ils peuvent leurs vieilles Dacia, tant il est important pour eux qu'elles tiennent la route... au moins jusque là !



Note de 2006.

Un nouveau modèle Renault fabriqué en Roumanie, la Logan, faisant fureur, l'état, pour encourager la consommation, rachète les anciennes voitures en circulation (dont beaucoup de Dacia), au prix de 1000 euros pour l'achat d'une nouvelle voiture. Mais les roumains continuent à aimer ... les nouvelles Dacia.

On rencontre aussi fréquemment dans les rues de vieilles Trabant, symboles brinquebalants de l'économie des ex-pays de l'Est (en l'occurrence la RDA).

Mais où est donc passé Dracula ?

Bucarest n'est certainement pas la bonne adresse pour les amateurs de vampires. Rien ou presque ne rappelle l'existence du fameux comte Dracula, né en 1897 de l'imagination d'un écrivain irlandais, Bram Stoker, et immortalisé depuis par une multitude de superproductions cinématographiques. Il faut bien avouer que les Roumains ne sont guère intéressés par ce vampire occidental. Pour eux, Dracula n'est que le surnom donné au voivode Vlad Tepès, dit aussi l'empaleur, qui régna en Valachie entre 1456 et 1462. Et si dracula signifie effectivement en roumain à la fois diable et dragon, Vlad Tepès n'avait cependant pas grand chose à voir avec le fana des cercueils cité plus haut. Son truc à lui, c'était d'empaler les voleurs, rien de plus. Certes présenté comme un voivode cruel, on le dit aussi très droit envers son peuple. Reste que l'histoire de Dracula, celui de Bram Stoker, serait placé en septième position parmi les dix premiers mythes du monde. En Roumanie, on a fini par se demander si ce mythe là ne pouvait pas servir au pays, plutôt que de ne remplir que les caisses d'Hollywood. Un parc de distractions, entièrement imaginé autour de Dracula, devrait donc voir le jour prochainement, au nord de la capitale, à Shighisoara. 3000 emplois et un million de touristes sont prévus par les promoteurs du projet. Seule incertitude : Mickey sera-t-il invité à l'inauguration, prévue pour 2004 ?



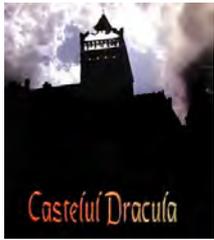
C'est presque le seul endroit où Dracula fait encore parler de lui.



Le restaurant du « Contele Dracula » s'est offert une mise en scène toute draculienne et toute personnelle.



Le but est d'attirer amateurs de couleur rouge et touristes en perdition.



Voici les seules images que l'on peut trouver de Dracula à Bucarest

Deux cartes postales pour plus de 300 films réalisés dont la majorité aux Etats-Unis, c'est dire si les Roumains sont passionnés.



« Dessine-moi un mammoth ! » ou l'histoire d'un savoir-faire qui s'exporte



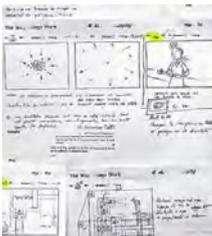
Dans les bureaux de Dacodac, filiale roumaine de la société de production Millimages, les mammouths ont pris le pouvoir. Pour la bonne cause. Ils sont en effet les héros du prochain dessin animé sur lequel planchent tous les créatifs de cette entreprise. Dix ans d'existence, 100 salariés dont 50% uniquement dédiés à la création, Dacodac se porte bien. Il n'existe pas d'école d'animation en Roumanie mais c'est sur place que ses animateurs, généralement issus de l'école des beaux-arts, acquièrent un savoir-faire dont profitent les jeunes téléspectateurs du monde entier. Pas les petits Roumains, malheureusement, car la télévision roumaine n'a pas encore les moyens de financer de tels produits. Ce sont donc les petits Allemands, Français ou Anglais qui s'amuse des aventures des héros créés par Dacodac, seule entreprise de ce genre à Bucarest et en Roumanie.



Les mammouths de Dacodac

« Dessine-moi un mammouth ! » ou l'histoire d'un savoir-faire qui s'exporte

Ici rien ne semble remplacer le bon vieux crayon et la gomme. Si l'outil informatique existe bel et bien, il semble subordonné au talent des petites mains des créatifs.



La ferveur partout et par tous

Avec 86,8% d'orthodoxes et plus de douze mille lieux de culte sur son territoire, la Roumanie est un pays de grande ferveur. Bucarest n'échappe pas à la règle. Chaque office célébré dans l'une de ses 367 églises fait le plein, que ce soit le dimanche matin ou les soirs de semaine. Et jamais les cierges allumés à la mémoire des morts ou des vivants ne s'éteignent. Une ferveur qui ressemble fort à celle décrite par l'écrivain Ion Ghica en 1939 : « Quand, tout autour de la colline de la Patriarchie, un soir de Vêpres pascales, dans le silence mélancolique du coucher du soleil, la toaca commençait dans les cent églises à la fois avec des millions de sons dans tous les tons (...), déversés dans l'air par les cloches grandes et petites (...), l'atmosphère entière paraissait transformée en un tourbillon d'harmonie et l'âme était envahie d'une sentiment de piété et attirée vers la prière ». La toaca, sorte d'instrument en bois constitué d'une planche et d'un marteau, est toujours utilisé pour appeler les fidèles. Et la petitesse ou l'inconfort des églises, totalement dépourvues de sièges, n'empêchent personne de se rendre à l'appel, les retardataires assistant à l'office dehors. Si l'instauration du pouvoir communiste en Roumanie à partir de 1948 a entraîné une réduction des pouvoirs de l'Eglise orthodoxe, la spiritualité n'a jamais disparu. Depuis le retour à la démocratie, la pratique religieuse connaît même un regain d'activité. La catéchèse a été déclarée enseignement obligatoire dans les écoles publiques en 1995 et l'Eglise travaille d'arrache-pied, avec l'aide du gouvernement, à la rénovation ou à la reconstruction des bâtiments religieux déplacés ou tout simplement rasés sous Nicolae Ceausescu.





Un petit air de Paris



“ L'allemand peut avoir son utilité (...) mais sans français ni piano, nos filles ne sauraient entrer dans le monde comme il sied “. Ces mots d'un ancien prince voïvode en disent déjà long sur l'ambiance francophile qui régnait à la Cour de Bucarest. Cet intérêt pour la France et le français ne fit que croître et embellir, atteignant son apogée au cours du XIXème siècle. Les premiers contacts diplomatiques entre les deux pays datent du XVIème ; en 1750, on fonde à Bucarest une Maison de commerce française et peu de temps après, le français devient une matière obligatoire au programme de l'École Supérieure de la ville ; les architectes français et leurs homologues roumains, pour la plupart formés à Paris, n'ont de cesse de façonner la cité comme un succédané parisien. On y circule en fiacre, on y fréquente les salons littéraires, tant et si bien que Bucarest est bientôt surnommée “ le petit Paris des Balkans “. Et si une jeune Française établie dans la capitale roumaine affirmait en 1850 “ qu'un Français qui arrive à Bucarest se sent moins dépaysé qu'à Vienne ou à Londres “, si le français demeure aujourd'hui compris, et souvent parlé, par la plupart des Roumains, le promeneur est aussi surpris que naguère de ce petit air de Paris qui flotte encore à Bucarest.



La Casa Capșa renoue avec la tradition des grandes brasseries



A la découverte des passages couverts



Les militaires ont leur cercle : faste garanti



A Bucarest comme à Paris, le triomphe a plus d'une corde à son arc



Si Bucarest m'était conté...

La Casa Capsa renoue avec la tradition des grandes brasseries

Casa Capsa existe depuis 1868. D'abord simple cafétéria, puis restaurant, puis café à partir de 1881, enfin hôtel à compter de 1886, d'aucuns se plaisent à dire que Capsa était « le cœur du pays et sa chronique vivante ». Premier café de Bucarest, c'est ici en effet que, durant plusieurs décennies, des générations de politiciens, d'intellectuels et d'artistes de tout poil et de toutes nationalités se donnaient rendez-vous et débattaient ensemble. On dit même que le Français Paul Morand y avait son rond de serviette. La maison vient de faire peau neuve, après quelques années d'abandon, et si, époque oblige, on ne peut plus en parler comme d'un grand café littéraire, elle semble redevenue le lieu où il faut se montrer (cinq étoiles oblige). La multitude de ses maîtres d'hôtel, à la tenue et au service irréprochables, la décoration un peu désuète et l'ambiance musicale un rien musette, sans parler des vieilles photos noir et blanc de sa célèbre clientèle... rien ne manque à cette évocation nostalgique d'un temps révolu mais bien typique du Bucarest des années 1900.



La façade de la brasserie vient d'être entièrement refaite



La décoration intérieure et son ambiance toute parisienne



Monsieur Capsa, fondateur de la maison



C'est bien le dernier endroit où l'on cause. La preuve, Ilie Nastase vient y prendre ses repas !

Le passage Bijouteria à 360°



Au détour de la rue Victoriei, l'une des plus vieilles artères de Bucarest, seuls les promeneurs vraiment curieux choisissent de détourner leur route pour s'engouffrer dans le passage Bijouteria. Surprise absolue, on se croirait dans l'un des nombreux passages couverts du IXème arrondissement parisien. Belle verrière sur laquelle vient jouer le soleil, le passage en fer à cheval comporte en son centre une jolie rotonde où malheureusement, les automobilistes peu sensibles à la quiétude du lieu, viennent garer leurs trop nombreux véhicules.

Les militaires ont leur cercle : faste garanti

Bâtiment de style néoclassique français, le cercle militaire était au XIXème siècle le lieu de prédilection de l'aristocratie qui s'y donnait rendez-vous pour de grands et fastueux bals, organisés alors dans la salle des cariatides, luxueusement décorée. Il ne reste que peu de choses de l'esprit de l'époque, si ce n'est un décor d'opérette dans lequel les hauts dignitaires de l'armée aiment encore prendre leurs repas. Aujourd'hui, le grand public a accès aux salles richement décorées.



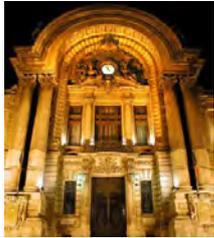
A Bucarest comme à Paris, le triomphe a plus d'une corde à son arc

Eh oui, l'Arc de Triomphe parisien a son petit jumeau ! Il fut érigé en 1922 à la mémoire des héros de la première Guerre mondiale et à l'occasion des fêtes de couronnement du roi Ferdinand Ier et de la reine Marie, souverains de la grande Roumanie. Mais il faillit bien s'écrouler sur ces derniers. En effet, construit dans la hâte, il n'était guère solide et au bout de dix ans, ses fondations durent entièrement être reprises. Un an et demi après le début de ces travaux et en présence cette fois du roi Carol II, l'Arc aurait été « donné pour être préservé » au peuple roumain. Ce qui fut dit fut fait. Quant à la similitude avec l'Arc parisien, elle est aussi forte dans son aspect que dans les difficultés qu'ont les automobilistes de Bucarest à circuler sur la place où il est érigé.



Si Bucarest m'était conté...

La rue Victoriei est l'une des plus anciennes avenues principales de Bucarest. Son histoire commence il y a trois cents ans, quand le prince Constantin Brâncoveanu décide de relier son palais de Bucarest à celui de la Mogosoaia. En 1692 apparaît alors, toute pavée de lattes, une nouvelle rue, Podul Mogosoaia – le Pont de Mogosoaia. Elle gardera ce nom pendant près de deux cents ans avant de devenir la rue Vicoriei, en commémoration de la victoire des armées roumaines contre l'occupant au cours de la guerre d'indépendance. Bordée de grands édifices publics à l'architecture toute française, de magasins de luxe et de quelques hôtels particuliers, elle est restée l'une des artères les plus élégantes de la capitale.





Ressources

Sélection de liens pour découvrir Bucarest grâce à la toile

Moteurs et annuaires

Roumanie-mania, beaucoup de liens vers la Roumanie

www.mylinea.com/roumanie-mania/

Toute l'actualité de la Roumanie en un seul clic

www.roumanie.com

Médias

Le site de la télévision roumaine

www.tvr.ro/

Radio Roumanie Internationale en ligne

www.rri.ro/

Tourisme et découverte

Le site du ministère roumain du tourisme

www.turism.ro/francais/index.php

Les carnets d'Uniterre sur la Roumanie

www.uniterre.com/r_carnets/carnets/resultat.asp?page=1&Destination=Roumanie&Lang

Transylvania, le site de la Roumanie viticole

www.transylvania.be

Invino : un autre site sur le vin et sa culture en Roumanie

www.invino.ca/Romania.html

Vivre au bord du Danube il y a 6500 ans : un site magnifique réalisé par le ministère français de la Culture

www.culture.gouv.fr/culture/arcnat/harsova/fr/

Un site perso sur le pays avec cartes postales anciennes

perso.wanadoo.fr/pvsn/Rom/index.htm

Société

La cuisine roumaine en quelques recettes

www.adhoc-roumanie.com/bucatarierom.html

Le site de l'association Parada, qui travaille avec les enfants des rues de Bucarest

parada.france.free.fr/

Littérature

Mihai Eminescu : un site perso consacré à celui qui est considéré comme le plus grand poète roumain

jeanloup.roland.free.fr/

Poètes roumains : tout savoir ou presque en roumain, anglais, français, allemand et suédois

www.romanianvoice.com/poezii/index.html

La vie, l'oeuvre et les textes en ligne de Emile Cioran

agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Emile_Cioran

Bibliographie, biographie, théâtre et liens sur Eugène Ionesco

www.ionesco.org/

Musique

Les compositeurs roumains sur le site de l'Ircam : biographie, partitions et extraits en ligne

mac-texier.ircam.fr/methode/ComList?pays=Roumanie

Le groupe de rock Phoenix, mythique et sexagénaire

www.transsylvania-phoenix.de/ro

Francophonie

La Roumanie de France

laroumanie.de-france.org/

AVEC LE CONCOURS DE
 Librairie du Savoir
 5, rue Mallebranche 75005 Paris
 0143542246

Récit-Poésie



“Mademoiselle Christina“, de Mircea Eliade, éditions de L'Herne, 1978.

C'est en 1935 que le spécialiste d'histoire des religions qu'est Mircea Eliade a écrit ce récit fantastique mettant en scène la figure la plus connue du folklore roumain : le vampire. Une jeune femme morte depuis vingt ans et devenue vampire connaît une histoire d'amour qui est l'occasion d'un combat entre le monde des vivants et le monde des morts. L'auteur montre ici le fantastique et le sacré à l'oeuvre dans la banalité du quotidien.



“Don Juan“, de Nicolae Breban, éditions Flammarion, 1993.

Un été au bord de la mer, les Rogulski font la connaissance des Vasiliu. Mariés depuis une dizaine d'années, Tonia et Sergiu Vasiliu s'ennuient ensemble : l'entrée en scène du troublant professeur Rogulski, le volage impénitent, le débauché érudit, va bouleverser le tiède équilibre de ce couple.

“Suivons notre antipathique héros, lequel est quand même le nôtre, le seul qui ait accepté de nous tenir compagnie.“ L'invite, pleine d'ironie, donne le ton de cette ample variation sur le thème du Don Juan, à la fois caustique et tendre, cérébrale et charnelle. A l'instar du héros, le livre vagabonde, dérive et progresse pour tenter de trouver une réponse à notre quête existentielle. Don Juan, sans répondre au “Que poursuivons-nous ?“, touche à la vérité.



“Ethique et esthétique, anthologie de poésie roumaine contemporaine“, de Georges Astalos, Maison de la poésie Nord / Pas-de-Calais, 1996.

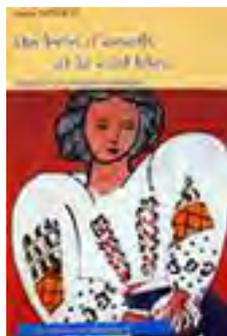
Un principe a guidé l'écrivain Georges Astalos, lui-même d'origine roumaine, dans l'élaboration de cette anthologie : ne pas séparer choix politique et valeur poétique. Les poètes qui se sont compromis avec le pouvoir communiste n'ont pas droit de cité. Ce sont surtout les poètes demeurés en Roumanie qui sont représentés ici, même si les exilés, nullement condamnés par l'auteur, sont nombreux. Une biographie de chaque écrivain et parfois des articles de journaux accompagnent la sélection de textes.

Société



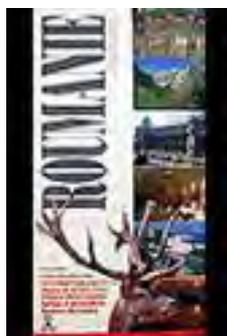
“Les meilleures blagues de Roumanie, regard sarcastique des Roumains sur eux-mêmes“, de Maxime Cosma, éditions Zélie, 1994.

Un recueil d'histoires drôles reflétant l'humour corrosif avec lequel les Roumains se jugent eux-mêmes. Les anecdotes, sélectionnées pour être comprises par les lecteurs d'Europe occidentale, concernent principalement la politique et la vie quotidienne d'un peuple depuis toujours éprouvé par la misère mais qui n'a cessé de lui opposer une auto-dérision salutaire.



“Un brin d'aneth et le ciel bleu, Imprécis de cuisine roumaine“, de Sanda Nitesco, éditions L'Harmattan, 2000.

Sous forme de lettres fictives destinées à une amie française, Sanda Nitesco, femme peintre arrivée de Roumanie il y a vingt-cinq ans, exprime le regret de son pays natal et révèle le seul moyen qui lui permette de le faire revivre : la cuisine. Préparer les plats de son enfance en faisant à son tour les gestes maternels l'aide à maintenir vivant le lien qui l'unit à son pays et à ses ancêtres. Cette activité s'accompagne d'un désir de transmission, et c'est pourquoi la confidence intime est aussi un livre de cuisine.



“Le Guide de la Roumanie“, de Diane Chesnais et Noi Media Print, éditions de La Manufacture, 1999.

Un guide touristique de la Roumanie très complet, réparti en six chapitres : introduction, histoire, culture, société, itinéraires, renseignements pratiques. Conçu pour guider le touriste de manière simple et claire, aéré par de nombreuses illustrations, cet ouvrage se veut aussi une étude plus approfondie du pays, de son histoire et de ses mentalités.



“Rhapsodie roumaine“, de Dominique Fernandez, éditions Grasset, 1998.

Désireux de réhabiliter un pays déconsidéré par son récent passé politique et trop souvent méprisé, Dominique Fernandez propose un ouvrage à mi-chemin entre récit de voyage et guide touristique, mêlant les impressions intimes aux aperçus d'histoire et d'histoire de l'art. Cet assemblage d'approches diverses font donc bien de ce texte une “ rhapsodie “, qui

s'emploie avec verve et élégance à rendre justice au foisonnement des richesses culturelles de Roumanie.

Beaux-Arts



“Bucuresti anii 1920-1940 intre avangarda si modernism /Bucharest in the 1920 s-1940 s between avant-garde and modernism“, éditions Simetria, 1994.

Catalogue de l'exposition qui se tint à Bucarest en 1993 au sujet de l'avant-garde artistique roumaine de l'entre-deux guerres. Des textes critiques s'emploient dans une première partie à définir la place du mouvement dans le renouveau artistique qui caractérise l'Europe au lendemain de la première guerre mondiale. Les oeuvres sont reproduites dans une deuxième partie et représentent tous les domaines de l'art : peinture, sculpture, architecture, musique. Une chronologie, un index des artistes cités et une bibliographie complètent l'ouvrage, élaboré dans un grand souci de rigueur intellectuelle.

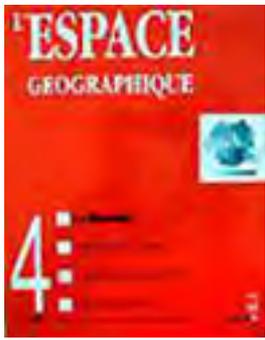


La Roumanie au petit bonheur, textes de Bernard Houliat, photographies de Regis Outters et Pierre Soissons, Editions Quelque part sur terre...

La Roumanie au petit bonheur, textes de Bernard Houliat, photographies de Regis Outters et Pierre Soissons, Editions Quelque part sur terre...

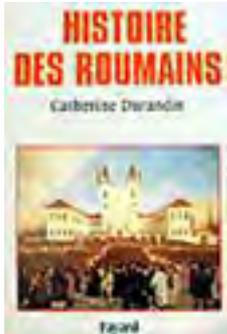
“Ce qui nous seduit dans la campagne roumaine, c'est sa vitalite : elle regorge de sante, d'erotisme, d'impertinence, de creativite. La Roumanie est belle de sa complexite, de ses histoires imbriquees, de son bric-a-brac, de ses dehanchements, de son intelligence. En se lancant a la decouverte de ce pays, le voyageur a la certitude excitante qu'il finira bien par se perdre en route et que sa quete ne sera jamais assouvie. Voila le meilleur alibi pour faire le deplacement“.

Histoire et géographie



“L'espace géographique“, 1994, n°4, doin éditeurs

Ce numéro de revue spécialisée est consacré à la Roumanie et réunit neuf études faites tantôt par des chercheurs roumains, tantôt par des chercheurs français. La date choisie pour la réalisation de ce numéro se justifie par la mutation que connaît alors la Roumanie, nécessitant un effort de réflexion et de définition après quarante ans de régime communiste.



“Histoire des Roumains“, de Catherine Durandin, éditions Fayard, 1999.

Catherine Durandin n'écrit pas une histoire simplement événementielle de la Roumanie, en se contentant d'un récit linéaire. Elle garde le principe d'une composition chronologique, mais structurée par une réflexion sur l'image que les Roumains eux-mêmes ont de leur passé. Elle montre combien un pays depuis toujours sous la domination d'empires successifs (romain,byzantin, ottoman, Habsbourg, russe, soviétique) et en proie à une constante redéfinition territoriale a du mal à définir son identité.

Essais



“Hélène Vacaresco, une grande Européenne“, éditions de la Fondation Culturelle Roumaine, 1996.

Un recueil de discours prononcés devant la Société des Nations par la poétesse et mémorialiste Hélène Vacaresco qui fut la déléguée roumaine auprès de l'institution internationale, où elle s'employa à défendre l'idée de paix mondiale. La réalisation de cette idée nécessitait que les peuples apprennent à connaître chacun la culture et les arts de l'autre, afin d'assurer une véritable collaboration internationale. “ La coordination de tous les moyens tendant à la culture de l'esprit, de la conscience et du coeur “, cette formule d'Hélène Vacaresco résume bien un idéal qui est toujours d'actualité. Des portraits de personnalités de l'époque rédigés par la poétesse et des témoignages contemporains sur Hélène Vacaresco complètent l'ensemble.

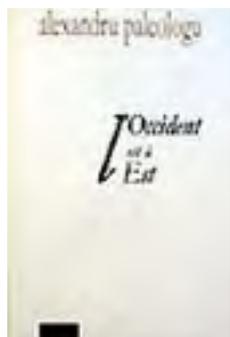
“Petites chroniques d'Europe orientale et d'ailleurs“, de Claude Karnoouh, éditions Acratie, 1996.

Claude Karnoouh, philosophe et ethnologue chargé de recherche au CNRS et professeur à l'université de Cluj en Roumanie a réuni ici les textes de deux années de chronique hebdomadaire publiée dans la revue d'opposition “ Dilema “ (“ Le Dilemme “). Politique, vie quotidienne, moeurs, institutions étatiques sont l'objet d'étude de cet observateur qui tente d'analyser la situation de son pays au sortir de quarante années de communisme. L'auteur, qui se considère comme le représentant d'une gauche critique rare en Roumanie, a également puisé ses sujets parmi les expériences d'années passées à l'étranger et réserve aussi quelques textes à l'art et au cinéma.



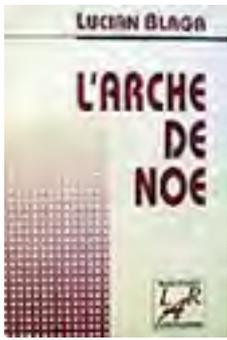
“Les relations de la Roumanie avec les pays voisins après 1989“, de Ion Dinu, L'Harmattan, 2000.

Le jeune chercheur en géopolitique Ion Dinu consacre ici une étude aux relations de son pays natal, qu'il a quitté en 1990, avec les pays limitrophes, c'est-à-dire l'Ukraine, la Hongrie et les voisins balkaniques. Il montre que les tensions internationales sont sans cesse susceptibles de renaître dans cette région et que seule une intégration au sein de l'Europe unie peut garantir une paix durable. C'est la tâche de la Roumanie de consolider son économie pour réussir cette intégration et celle des Etats prospères d'Europe occidentale de l'aider dans cette voie.



“L'Occident est à l'Est“, d'Alexandru Paleologu, éditions Est, 2001.

Voici un ensemble de courts textes, brefs essais traitant de sujets aussi divers que la littérature française, le cinéma ou la politique en Europe de l'Est. Un livre va-et-vient s'instaure entre ces domaines, sans autre fil conducteur qu'un humanisme profond, qui hait l'excès de sérieux. La forme varie elle aussi, et l'analyse le cède souvent au récit, mais la langue reste toujours remarquablement élégante et colorée. Tous ces textes révèlent un regard critique informé par une connaissance et un goût profonds de la littérature française. Et c'est sans doute parce que ce Roumain d'origine comprend si bien l'Europe occidentale que l'Occident est à l'Est



“L'Arche de Noé”, de Lucian Blaga, éditions Librairie Roumaine Antitotalitaire, 1999.

Selon Lucian Blaga, l'épisode biblique de l'Arche de Noé recèle, cachés à l'arrière-plan de l'action, tous les enjeux de la destinée humaine. Il tente de les mettre au jour en recourant à la forme du théâtre, plus accessible que les poèmes de l'auteur et ses vastes trilogies -la Connaissance, la Culture, les Valeurs, la Praxis, la Cosmologie. Mais quelle que soit la forme choisie, le propos de ce continuateur des présocratiques est de réhabiliter la métaphysique et de contribuer à la “révélation d'un mystère en tant que tel”. Cette pièce située au carrefour de la tradition populaire roumaine, de l'héritage religieux et de l'actualité historique vise aussi, comme toute l'oeuvre de Blaga, à montrer la vigueur de la pensée en Europe orientale, face à un Occident que l'auteur juge spirituellement exsangue.